

LE RÉVEIL DU LOIR

Le 22 février 2018

« Nous avons été réveillée-s par un coup de téléphone à 6 h 30 du matin. Il faisait encore nuit mais par terre à vingt-cinq mètres en dessous de nous on voyait des lumières. On s'est demandé si c'était des copain-e-s mais les projecteurs éclairaient la cabane, il faisait clair comme en plein jour, ce ne pouvait être que des gendarmes. Au téléphone, la même nouvelle est confirmée, vigie sud, vigie sud-est et barricade nord sont cernées et envahies par les militaires.

Quand le soleil s'est levé on a vu une vingtaine de gendarmes en dessous de notre arbre. (...) On a attendu longtemps, on s'est demandé si on se mettait nu-e-s ou pas. Nu, ça avait aussi un sens, une occupation c'est mettre son corps face à la machine, c'est défendre la vie, montrer notre vulnérabilité et mettre les gendarmes face à leur violence. Finalement on s'est dit qu'ils allaient rien comprendre et il faisait quand même moins deux degrés ! On a opté pour quelque chose de plus didactique. On a fait chauffer de l'eau, on a ouvert des biscuits et une tablette de chocolat. On s'est donné de la force l'un à l'autre. Les gendarmes sont arrivés sur la plate-forme, devant la porte.

— Madame, monsieur, on va entrer !

— Faites comme tout le monde, toquez !

Le gendarme était seul et un peu gêné, il ne savait pas trop à quoi s'attendre. Il a ouvert la porte, il semblait décontenancé par la situation et a commenté la beauté du lieu. Assez ironique vu la raison de sa visite... S'en est suivie une conversation de plus d'une heure qu'on peut vous épargner, on en garde juste quelques pépites :

— Chacun a ses convictions mais tout le monde fait son travail. Par contre, pour changer les choses, il faut tout changer d'un coup

— Vous êtes pour la révolution alors ? Silence. Fermez la porte et coupez la corde !



Malheureusement, il n'est pas allé au bout de ses propos et un de ses collègues est arrivé. On leur a donné l'ordre de nous faire descendre. Il a obéi et a coupé court à la discussion. On a pris nos affaires personnelles et ils nous ont accroché-e-s les bras dans le dos. Puis on a été descendu-e-s. À terre, on a subi un contrôle d'identité. Ils ont enchaîné les blagues mesquines sur la destruction de notre maison. Ils jetaient du haut les couvertures qui explosaient dans un nuage de plume. Un gendarme ricane : « On dirait un oiseau mort. » Un autre sac s'écrase au sol dans un bruit de verre cassé.

Nous n'étions pas les seul-e-s habitant-e-s du grand chêne. Un loir hibernait dans notre maison. Nous n'imaginons pas son réveil.

Les gendarmes pensent avoir détruit une simple cabane aujourd'hui. Ils obéissent aux ordres. En fait, par l'enfouissement des déchets les plus toxiques sous les racines du grand chêne, c'est toute une région et pour l'éternité qu'ils condamnent. »

TÉMOIGNAGE LORS DE L'EXPULSION DE LA CABANE DU GRAND CHÊNE
À VINGT-CINQ MÈTRES DE HAUTEUR - BOIS LEJUS